



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 28.

Robe de gaze Cachemire ceinture et garniture pareilles.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

S'IL pouvait exister dans les opinions des hommes, la même uniformité qui existe aujourd'hui dans la mode des femmes, la plus douce harmonie régnerait bientôt sur la terre : bien cependant que nous ayons adopté plus de vingt couleurs différentes, nous ne disputons jamais sur celle qui doit prévaloir. Chacune prend la nuance qui lui convient, sans chercher à tourmenter les autres, pour leur faire suivre le même goût, et tout va pour le mieux dans le monde féminin. Au milieu des foules et du tumulte du carnaval, toutes les femmes étaient enveloppées, non pas du manteau du sage, mais de leurs amples et chaudes pelisses. On ne pourrait leur dire, comme à Diogène; qu'on apercevait leur luxe orgueilleux percer au tra-

vers de cette modeste parure ; car il est même de rigueur aujourd'hui, de ne plus pratiquer d'ouverture pour passer les bras. On apercevait seulement le bas des jupons, élégamment orné de garnitures en mousseline très-richement brodée : voilà la seule diversité que l'on ait pu observer pendant ces derniers jours ; car sur deux cents femmes, à peine s'en trouvait-il deux, qui n'eussent point de pelisse. La même uniformité régnait dans les chapeaux, qui se font presque généralement en satin noir. Les plus distingués se portent sans plumes : une pointe de satin garnie de blonde, est posée de manière à former des biais ; et des nœuds autour de la tête sont, pour ces chapeaux, des ornemens de très-bon goût. Les robes de tulle, dont les corsages sont marqués par des crevés de satin de couleur, commencent à devenir moins rares. Nous avons vu une coiffure de bal formée d'une guirlande de feuilles de chêne, dont les glands étaient en or.

Bien que les soirées dansantes doivent durer pendant le carême, la fin du carnaval ayant amené des fatigues continuelles, pendant que nos dames vont se reposer de leurs veilles, l'imagination des couturières et des modistes semble vouloir aussi se reposer : on ne voit rien de nouveau dans les magasins. Nous profitons de l'arrivée d'une étrangère, que nous donnons comme intermède : sa tournure et même son costume demi-dansant, ne nous ont point paru dépourvus de grâce : fidèles à nos principes de politesse, nous serons chaque fois les honneurs de notre pays à ces belles inconnues, en mettant à leur suite un cavalier SERVANTE ; mais, hélas ! pour aujourd'hui, nous ne donnerons guère une idée avantageuse de la galanterie française ; car tandis que la jolie étrangère cherche peut-être des yeux, celui qui doit lui servir de guide ; conduit par sa fatale destinée, une table d'écarté s'est trouvée sous ses yeux, et le déloyal chevalier délaisse sa timide compagne ; l'homme vert exerce sur lui sa perfide influence. Laissons-le se livrer à ce funeste plaisir, et fixons un instant nos regards sur la belle comtesse Senneville. Sa robe en crêpe lisse rose est garnie de trois rangs de petits marabouts, dont chaque petite touffe semble avoir été ouverte par un souffle léger ; car la délicatesse de ces plumes paraît défendre d'y toucher. Une rose d'argent sans feuille est placée dans le milieu, et force ce joli duvet à figurer une fleur épanouie.

Les manches sont traversées de même, et les cheveux ornés d'un rang de marabouts entremêlés de petites roses d'argent.

Hommes. — Les habits d'hommes n'offrent aucun changement sensible : il se pourrait cependant, que le collet soit d'un demi-pouce plus long, le dos de quelques lignes plus large ; mais du moins nous sommes certaines, que le noir et le bleu sont les seules couleurs à la mode.

Les gilets à schall commencent à reprendre faveur ; on les porte encore à larges raies rouges et noires, ou jaunes et noires. La pose des cravates demande toujours la même longueur de tems et la même adresse, pour arriver à la perfectibilité du bon genre. Le printems amenera sans doute quelque nom nouveau pour désigner la mode des chapeaux d'hommes : nous espérons que le désir de se préserver des premiers rayons du soleil, ne leur fera pas reprendre leurs grands chapeaux de paille à la *Bazile* ; mieux vaudrait qu'ils en portassent à la *Robinson* : ils n'auraient du moins qu'une physionomie comique ; mais ces grands vans en paille leur donnaient un air si..... On porte des redingotes dont le collet, les manches et le tour des poches sont garnies en fourrures. Si les brandebourgs et les gances reviennent en vogue, les pantalons collans ne sont plus de mode, et l'on peut être admis dans les grandes soirées, avec le même pantalon qui a servi le matin, à faire la promenade à cheval au bois de Boulogne.

DONATINE T.

LE DÉSESPOIR.

Par une nuit obscure, un jeune homme pénètre dans un cimetière écarté, où sont déposés depuis peu de tems les restes d'une jeune femme, arrachée à la vie par un fatal accident. Auprès de la tombe qui les renferme, s'élève un bouleau dont le vent agite légèrement le feuillage. Le jeune homme s'avance précipitamment. A son œil hagard, à ses vêtemens en désordre, à la singularité de ses mouvemens, aux soupirs profonds qui s'exhalent de son sein, il est aisé de juger qu'il est en proie au plus violent désespoir. Sa bouche murmure certaines paroles, dont le sens est obscur ; mais bientôt sa voix s'anime, et il laisse entendre ces mots :

« Désormais mon destin est fixé : j'ai fui tout ce qui pouvait encore me retenir ici-bas. Épuisé par le chagrin, je ne cherche plus qu'un lieu, où je puisse reposer ma tête fatiguée; ce lugubre séjour doit me l'offrir. Mes yeux n'y ont-ils pas vu descendre dans son lit d'argile, cette beauté céleste, cet être vivifiant, cet être consolateur, dont la seule présence allégeait tous mes maux, cette compagne chérie qui devait parcourir avec moi le pénible sentier de l'existence? O mon Emma!... Mais cherchons la place abandonnée, où tu goûtes l'affreuse tranquillité du trépas... Hélas! hier, hier encore ton regard brillait des plus doux feux, ta main pressait tendrement la mienne, ton cœur palpitait sur mon sein, et maintenant l'éternité nous sépare; maintenant... Quelle est cette terre fraîchement remuée? serait-ce ta dernière demeure? Oui; voici l'arbre qui la couvre de son sinistre feuillage. O mon Emma!... Quoi! un peu de terre nous séparerait l'un de l'autre pour toujours... pour toujours! Ne suis-je donc qu'une vile matière, dont les élémens désunis concourent après ma mort, à former d'autres êtres qui éprouveront ensuite le même sort que moi? O mon Emma! que n'ai-je pu donner ma vie entière pour prolonger la tienne, et passer quelques instans de plus avec toi! Écoutons : un bruit sourd s'élève du fond de ton tombeau? n'entends-je point ta voix qui m'appelle? la terre tremble sous mes pas. Que vois-je? ô voûtes célestes, vous seriez-vous entr'ouvertes pour me rendre mon Emma? C'est bien elle; je reconnais ses traits. Debout et silencieuse devant moi, un long voile l'enveloppe de ses larges plis, et ne permet pas de distinguer ses formes divines. Son visage seul... Dieu! de quelle pâleur il est empreint! La mort voudrait-elle reprendre ses droits? O mon Emma, je vole à ton secours, je vais lui arracher sa proie... Une force invincible anéantit tous mes efforts, je me sens enchaîné. O ciel! ne me l'aurais-tu rendue, que pour me faire éprouver l'affreux tourment de ne pouvoir l'approcher? Rompons le charme qui m'arrête, brisons mes liens... Je suis libre enfin : ô mon Emma, nous allons être réunis.

(Il s'élance avec rapidité. Le délire où il est plongé ne lui permet pas d'apercevoir que l'écorce blanchâtre du bouleau est la cause de son erreur. Croyant embrasser son amante, il se précipite, et son front vient se heurter avec force contre le tronc de l'arbre. Étourdi de ce

coup, il chancelle, tombe et s'évanouit. Son évanouissement dure quelques instans. Il reprend ensuite peu à peu ses esprits, ouvre la paupière, et après avoir promené ses regards autour de lui, il se relève avec quelque difficulté.)

» Le froid de ce lieu glace mes sens. Où suis-je? Mon ame anime-t-elle encore son enveloppe de boue? Oui, je me sens; je respire: hélas! je suis encore mortel. O nature, qui n'as-tu prolongé éternellement, le sommeil léthargique où j'étais plongé! Dans cet état je ne souffrais plus; j'avais perdu le souvenir de tous mes maux. Mais avec le sentiment de l'existence, les regrets poignans qui déchirent mon cœur, y sont rentrés avec plus de violence.

(La lune sort de dessous un nuage et répand sa pâle clarté sur ses habits. Il se regarde.)

» Quel est ce sang qui me couvre?... O mon Emma!... Mais, non; je suis seul ici... Une mort prématurée m'a enlevé mon Emma. D'où vient ce sang?... mon front est brûlant; j'y éprouve des douleurs bien cuisantes.

(Il porte ses deux mains à son front et le presse fortement.)

» Oh! que je souffre!

(Il laisse retomber ses deux mains et les examine.)

» Dieu! c'est encore du sang! (Avec une fureur concentrée): Je comprends maintenant. Ce sang... ce sang est un aversissement du ciel, qui me crie de rendre mon corps à la terre, de ne pas survivre à celle que j'ai tant aimée. Oh! j'obéirai; oui, j'obéirai avec transport; je mettrai un terme à mes souffrances.

(Il tire un pistolet de sa poche. Sa figure paraît plus tranquille après cette action.)

» Encore quelques instans, et j'aurai cessé d'exister. Qui pourrait maintenant retenir mon bras?... Ma mort ne doit affliger personne! Et ta mère, malheureux; ta mère dont tu es le soutien, ta mère qui a entouré de soins, les jours de ton enfance, ta mère qui ne respire que par toi! considère le désespoir où va la jeter la nouvelle de ta mort. Ton cœur ne te reproche-t-il pas, par avance, ton horrible action? Tigre féroce! c'est-là la récompense que tu destines à tout l'a-

mour qu'elle t'a prodigué. Vis, malheureux, vis pour ta mère, et ton ame agitée retrouvera le calme qu'elle a perdu. Le doux aspect de sa vieillesse, et les conseils de son expérience, amortiront la fougue de ton ardent délire, et tempéreront l'amertume de tes regrets. Près d'elle, tu verras luire encore peut-être, quelques momens de bonheur.

(Il pose fortement sa main sur sa poitrine, et s'écrie :)

» Moi ! goûter le bonheur, quand j'ai perdu mon Emma !

(Un affreux dédain se peint dans tous ses traits.)

» Le bonheur ! c'est une amère dérision que ce mot ; où existe-t-il le bonheur ? qu'on me montre un seul homme qui l'ait rencontré, et je consens...

(Un mouvement convulsif le saisit.)

» Le bonheur ! idée vide de sens, fantôme de l'imagination des mortels, chimère brillante. Le repos, le repos éternel, voilà le bonheur. Adieu donc, tout ce qui me fut cher. Éloignez-vous, pensées importunes, qui pourraient encore comprimer l'élan d'une ame, qui veut rentrer dans le néant. C'est toi, nature, c'est toi que j'invoque ; viens t'emparer de ma vile poussière...

(Le feu de l'arme meurtrière a brillé ; l'infortuné tombe baigné dans son sang, et la vie l'abandonne.)

P. T.

VARIÉTÉS.

UNE SOIRÉE D'ARTISTES.

ON m'avait recommandé une étrangère ; je l'avais menée, pendant plusieurs jours, dans les brillantes réunions de la capitale : elle ne trouvait presque rien à observer, et me disait avec dégoût : je n'ai plus le courage de vous suivre dans vos salons, ils se ressemblent tous ; quand on en a vu un, on les connaît tous : jouer, danser, s'occuper de la robe de madame une telle, d'une intrigue de bal masqué ; voilà, à quelques variantes près, ce que l'on nomme société ; il n'en reste rien. Après avoir rendu tacitement justice aux observations de l'étrangère, je lui proposai de la conduire dans une société

d'artistes estimables, et d'essayer si, dans une réunion où se trouvent les talens les plus distingués, nous pourrions rencontrer le charme attachant, qui fait survivre une pensée à l'instant qui a fui dans le tourbillon. Nous nous décidâmes, et nous fûmes chez M^{me}. B... dont le mari reproduit avec tant de vérité, tous les secrets d'une nature riche et variée. Au sein de cette grande famille, de ce foyer de talens, nous trouvâmes de l'esprit, de l'amabilité, un ton parfait, une bonté indulgente, et nous sortîmes convaincues que les arts agrandissent la sphère des idées, et que la société des artistes est attachante autant qu'agréable. Il nous restait encore à voir une soirée de ce genre, pour bien nous convaincre de la vérité de ce fait. M^r. D... nous avait invitées, et nous nous rendîmes rue Vivienne. La réunion était nombreuse, bien choisie, et les femmes brillantes. La maîtresse de maison, d'un ton simple et poli, faisait les honneurs de chez elle, avec une noble aisance. J'aurais voulu posséder le talent *du peintre*, pour pouvoir retracer cette scène d'intérieur, vraiment attachante. On fit de la musique sur un nouvel instrument; qu'on avait apporté là comme dans une espèce de musée, qui devait être visité par des connaissances et des gens de goût.

Je m'étonnais de voir fort peu d'hommes dans ce salon; une dame riant de ma surprise, me conduisit dans une pièce voisine, où je ne fus pas maîtresse de mon étonnement: une douzaine d'hommes y étaient réunis autour d'une longue table; ils dessinaient une foule de bagatelles charmantes pour les album des dames, qui derrière leurs chaises, les sollicitaient par des demi-mots pleins de grâce, et par toutes les menues denrées d'une politesse flatteuse, auxquelles les jeunes artistes ne résistaient pas; chaque dame attendait le petit chef-d'œuvre, et l'emportait comme une précieuse conquête.

Quelle richesse de souvenirs laisse une soirée, qui s'envole ainsi au sein des arts et des talens! Ces souvenirs suffisent seuls, pour enflammer l'imagination: on se croit inspiré soi-même, on essaie ses forces; mais, hélas! il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

M^{lle}. FURET.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation du *Petit souper*, opéra-comique
en un acte.

Si Vatel s'est pendu pour quelques plats qui ont manqué dans un dîner, que devraient donc faire les auteurs du *Petit souper*, où rien n'a réussi? Ce n'est pas qu'il n'y ait, par-ci, par-là, des choses de très-bon goût dans ce petit opéra : mais généralement il n'y a rien d'assez piquant dans les morceaux, rien qui puisse satisfaire l'appétit des gourmets mélomanes ; d'ailleurs le service du *Petit souper* a été très-mal exécuté ; cependant nous ne trouvons pas qu'il ait mérité la symphonie discordante, qui s'est fait entendre pendant la représentation.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Les Mémoires d'un colonel de hussards.

Après une *Aventure de Faublas*, les *Mémoires d'un colonel de hussards*!... c'est tomber de Charybe en Scylla. Certes, nos auteurs modernes ne nous donnent pas une preuve de galanterie, en s'occupant à mettre en scène, les histoires galantes de cette classe d'hommes, que l'on est convenu d'appeler mauvais sujets : les jeunes gens sont assez disposés à le devenir, sans leur en offrir encore des exemples d'une manière séduisante, et qu'ils sont assez tentés d'imiter ; les femmes n'en rencontrent que trop souvent dans la société, et elles aiment à trouver, du moins au théâtre, l'illusion des vertus, que l'on voit si rarement dans le monde. Il n'y a donc rien à gagner dans ce genre de productions : rien pour les mœurs des hommes, rien pour le plaisir des femmes, rien pour la gloire des auteurs, et peut-être rien pour le bénéfice de la caisse.